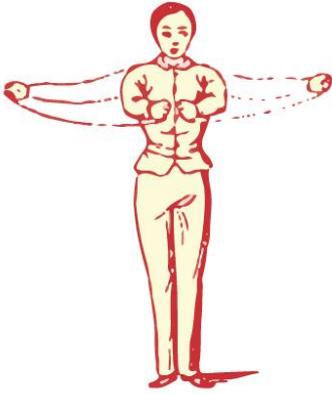


## « Je suis parano dans ma tête »



Léa est une adolescente rencontrée dans le cadre d'une pratique clinique en institution. Inscrite dans le « champ du handicap », elle poursuit une scolarité adaptée en ULIS. Son dossier fait état de retard dans les acquisitions scolaires, d'une incapacité à apprendre à lire et d'un refus du cadre normatif. Léa, quant à elle, estime que son admission au service est liée à sa difficulté à apprendre à lire et à son « mauvais caractère ». « Opposante », « insolente », « menteuse » et « inventeuse » sont les signifiants de l'Autre maternel pour dire le « sale caractère » de Léa. Cependant, nous allons voir que derrière ce profil de « déficience » et d'adolescente caractérielle se manifeste le réel en jeu dans sa psychose.

Léa a déclenché une psychose paranoïaque après avoir rencontré un Autre supposé-vouloir-jouer d'elle. Son monde a alors basculé dans un univers où elle se défend d'être l'objet supposé de la jouissance méchante de l'Autre. Nous verrons d'abord par quel mécanisme l'injure de la voix hallucinée révèle l'incapacité du sujet à prendre position comme sujet de l'énonciation d'un énoncé qui le concerne. C'est aussi parce que cette injure cible l'endroit précis où le sujet est identifié à un objet déprécié qu'il ne peut assumer subjectivement. Enfin, cette injure est encore ce à quoi la condamne le discours familial qui veut la prévenir et l'empêcher de devenir condamnable comme « la tante » paternelle. Léa refuse aujourd'hui cette identification, mais sa fragilité et son désir fou de liberté lui font, malgré tout, encourir le risque de s'engager sur le même chemin que cet anti-modèle familial.

De plus, nous essaierons d'éclairer un point de traitement de sa jouissance dérégulée grâce à la construction d'un savoir sur la faute. En effet, appelée à la place de « celle qui frappe », Léa parvient à se dérober en usant d'un principe de légitime défense pour faire barrage à sa pulsion destructrice et éviter ainsi le passage à l'acte violent

### *Le rapport du sujet à la langue elle-même*

Les conversations avec Léa commencent toujours par un moment de perplexité du côté du clinicien. Cette perplexité tient aux premières minutes de l'entretien où il faut se confronter à une langue désordonnée, où font défaut les points de capiton qui assurent la stabilité de la signification. Avec Léa, il est indispensable, d'une part, de savoir se tenir dans le transfert et, d'autre part, de soutenir et d'ordonner son discours. La position dans le transfert nécessite d'en dire le minimum, d'effacer le regard dans ce qu'il a de persécuteur et de mettre de la douceur dans la voix. Se tenir à distance de l'interprétation, du rappel à la loi et d'une position de sujet supposé savoir permet de présenter la figure d'un Autre modéré et discipliné auprès duquel Léa peut trouver une place et d'éviter ainsi la rupture du passage à l'acte.

Dès les premiers mots, aussi approximatifs qu'incertains dans leur construction, se fait jour la précarité symbolique de Léa. En séance, chaque récit d'un événement nécessite des versions intermédiaires et successives pour produire une version définitive et stabilisée des faits. Parfois, seul un affect, comme celui de la colère, fait trace d'un vécu. Léa ne peut décrire la scène et les motifs qui ont engendré cet affect. Léa historise bien peu de choses d'elle-même, elle n'a pas le signifiant qui lui permet de lire l'évènement. C'est pourquoi également, elle ne peut pas construire la trame d'un roman familial. Elle n'a pas de mots pour dire le divorce de

ses parents, l'arrivée de son beau-père, ou encore la naissance de sa sœur. Elle n'a que la possibilité de se référer à son éducatrice, qui à sa place, met des mots sur ce sujet.

Dans ses énoncés, la temporalité est perturbée. En général, elle parle au présent et quand elle se réfère au passé, cela donne lieu à des incongruités et des anachronismes. Elle s'embrouille dans la conjugaison des verbes. Nous savons que la temporalité se construit à partir de l'énonciation elle-même, c'est en cela qu'elle renvoie à la séquence signifiante. Le modèle de la temporalité, c'est le temps nécessaire pour que la phrase commencée se termine. Chaque parlêtre construit les séquences d'une continuité temporelle pour lier ce qu'il vit, de manière discontinue, dans l'instant. Pour cela, il est amené à construire les séquences d'une continuité temporelle. Le défaut de bouclage de la séquence signifiante rend inopérant pour Léa ce travail sur la temporalité et sur l'historisation de son vécu.

### *La voix et le regard dans l'hallucination*

L'entourage de Léa se plaint du rapport de l'adolescente à l'autorité. Elle ne respecte pas le cadre éducatif, s'insurge contre tout commandement et refuse de se plier à l'ordre établi. Elle motive sa désobéissance par un « c'est ça, on dirait que je suis un chien. » Elle précise qu'elle ne voit pas d'objection à faire ce qu'on lui demande, pourvu qu'on le lui demande gentiment. Léa réclame respect et gentillesse. Dans son lien à autrui, elle ne supporte pas l'insistance des gens. Cela « remplit sa tête d'insultes », insultes qu'elle retient péniblement au seuil de ses lèvres pour ne pas avoir de problème. « Trop de paroles » ou « une série de questions » la saoulent, ce qui l'amène à sortir de la pièce en claquant la porte. Chaque fois, son « sale caractère » est ainsi mis en évidence.

Au-delà du trouble de caractère, Léa rend compte avec émotion des coordonnées du déclenchement de sa psychose. Un an auparavant, Léa s'apprête à fumer sa première cigarette avec une amie dans un square. Surgit alors, un SDF qui, les yeux écarquillés, essaie de les bloquer en leur disant quelque chose d'incompréhensible. Elle est alors persuadée qu'il veut la « toucher ». Les deux amies parviennent, cependant, à s'enfuir, terrifiées. Nous pouvons faire l'hypothèse que cette phrase incomprise du SDF est chargée d'une signification de jouissance intraduisible pour le sujet en l'absence de la métaphore du Nom-du-Père. Sans l'appui de cette métaphore pour traiter la signification sexuelle, lorsque le désir de l'Autre apparaît, il s'affirme comme volonté de jouissance pour le sujet. Depuis, son quotidien est perturbé par l'irruption de « flashes » dans sa tête. Elle est ainsi happée sur une autre scène où une voix se fait entendre. Cette voix la « maltraite », la traite de « sale pute », lui donne des ordres qu'elle n'exécute pas. Parfois, la voix la harcèle tellement qu'elle n'arrive plus à penser ou à travailler en classe. Elle voit également de manière incertaine « des visages bizarres et horribles » qui « la regardent de travers ». C'est ainsi que Léa indique comment elle est soumise à une position d'objet du regard et de la voix d'un Autre malveillant. Cette position d'objet est d'autant plus subie que les flashes surgissent dans les moments où elle est au calme et démunie. Ces hallucinations ne donnent lieu à aucun questionnement, leur contenu s'efface comme les rêves au petit matin. Seul persiste dans la durée un sentiment d'étrangeté, qui surgit au moment où Léa revient sur la scène du monde et que cette émergence subjective coïncide avec l'appel d'un interlocuteur, inquiet ou énervé de son « absence de réaction ». Léa fait part alors de son embarras à rendre compte de sa posture subjective. En effet, elle ne peut expliquer ni où elle était, ni décrire ses hallucinations aux autres qui, d'ailleurs, ne la croiraient pas.

Pour comprendre le mécanisme en jeu dans ces hallucinations verbales, nous devons repartir du principe que toute parole se constitue dans l'Autre, l'énonciation même provient de l'Autre. Dans les *Écrits*, Lacan détermine qu'un temps est nécessaire au sujet de l'énonciation

pour s'attribuer subjectivement la chaîne signifiante qu'il énonce. Lorsque le sujet de la perception entend une phrase, il doit faire un choix en attribuant cet énoncé à un sujet de l'énonciation. Est-ce lui ou est-ce l'autre qui a énoncé la phrase entendue ? Il s'agit d'une « attribution distributive [...], c'est-à-dire à plusieurs voix <sup>1</sup> », au sens où, comme l'indique Jacques-Alain Miller : « Dans la règle, une chaîne signifiante assigne plusieurs places subjectives [...] Il n'y a pas de discours sans que, dans l'énonciation même, le sujet n'y soit en recul [...] ne reprenne position par rapport à ce qu'il dit <sup>2</sup> ». En ce qui concerne Léa, nous pouvons faire l'hypothèse que c'est la charge libidinale incluse dans l'injure qui provoque la rupture de la chaîne signifiante et le rejet de cet énoncé « sale pute » dans le réel. Ainsi, ce qui ne peut être assumé d'un point de vue subjectif par Léa est alors vécu comme ayant été énoncé, comme de l'extérieur, par un Autre maltraitant. C'est à l'endroit précis où elle est identifiée à un objet déprécié que l'injure la cible, au plus près de l'indicible de son être. Impuissante à reprendre position par rapport à ce qu'elle énonce d'une injure, elle se trouve aussi bien, de fait, dans l'incapacité d'y répondre en tant que sujet de l'énonciation.

### *Léa, fauteur de trouble*

Comme en témoigne son entourage, Léa sème le trouble au sein de sa famille africaine. Tantôt, ses conduites irresponsables et transgressives la pénalisent auprès des siens, tantôt, c'est sa famille qui la rend « dingue » dans sa quête de preuves desdites mauvaises conduites de l'adolescente. Dans les deux cas, Léa est au centre des discussions familiales comme l'objet privilégié de tous les maux. Au scandale que génère régulièrement Léa par son manque de semblant, répond la figure de l'Autre maternel intransigeant et dérégulé. Selon Léa, sa mère dit toujours « non ». Elle fait de sa fille une menteuse capable du pire. Pour sa mère, le pire serait que Léa devienne « une pute », comme « la tante ». De peur que Léa soit sexuellement précoce, sa mère la traque et la soupçonne en permanence de s'engager sur le chemin de cette aînée honnie dans la famille. Dans cet environnement dérégulé, la mère n'hésite pas à se faire passer pour Léa sur internet et à engager des discussions avec les ami(e)s de sa fille afin de savoir où sa fille en est au sujet de la chose sexuelle. À force de lui prédire ce destin, à en vérifier les contours événementiels, sa famille pousse Léa à s'identifier à cette tante. Pour Léa, c'est ce signifiant qui fait retour dans la voix hallucinée, car il est chargé de réel pour l'adolescente.

### *Du bon usage de la faute*

C'est en évoquant des scènes où il est question de bagarre entre filles que Léa révèle un usage de la faute comme frein au passage à l'acte violent. En effet, en séance, l'adolescente met en série plusieurs scènes où elle se retrouve confrontée à des jeunes filles qui cherchent la bagarre. D'un naturel impulsif, Léa surprend ses amies en restant stoïque face aux injures et aux intimidations physiques de sa rivale. Bien qu'elle n'ait pas du tout peur de s'engager physiquement dans une rixe, elle est retenue par une conviction : elle ne doit pas être à l'origine du « premier coup ». Cette construction de savoir sur la faute et ses conséquences la conduit à manœuvrer avec sa rivale, en se servant du langage comme arme défensive. Au cours de la pantomime des corps qui se menacent, Léa invective son ennemie et l'engage à la « toucher la première si elle veut se battre car, elle, elle ne le fera pas la première... Elle ne veut pas de problème ». Il semble que ces paroles froidement énoncées, dans une théâtralité où ses copines la retiennent, bloquent ses bras en l'engageant à ne pas s'énerver, déstabilisent et inquiètent assez l'assaillante pour qu'elle batte en retraite.

---

<sup>1</sup> Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », (1957-1958), *Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1966, p. 533.

<sup>2</sup> Miller J.-A., « Jacques Lacan et la voix », *Quarto*, n°54, juin 1994, p. 33(CD).

Dans notre conversation, Léa témoigne dans ce contexte précis d'une position éthique. Elle prend solidement appui sur un savoir constitué concernant la faute et ses conséquences pour refuser ce à quoi l'invitent ces scènes de « bagarre » entre filles. Il est à noter que Léa, dans sa petite enfance, était traversée par la fulgurance de sa violence pulsionnelle débridée lorsqu'elle mordait au sang ses petits camarades de maternelle. Depuis, elle a réussi à forger, dans l'Autre, ce concept de légitime défense comme solution pour endiguer sa pulsion destructrice et court-circuiter ainsi le passage à l'acte violent.